nier de la Pompadour. Le lendemain, l'auteur de l'*Intelligence des Fleurs* accourt, à la vitesse maxima de son automobile, à la Demi-Lune, à Essonnes, dans Seine-et-Oise, où Demolder a écrit ce charmant et odorant roman Louis XV, parmi les rosiers géants, les « torches de parfum » plantées là par son défunt beau-père, Félicien Rops. Maeterlinck est ému, troublé. On dirait qu'un grand malheur l'amène. Quoi?... Il a découvert dans l'œuvre de son ami un anachronisme. Dans la foule des fleurs qui y défilent, en cortège de couleurs et d'aromes, Demolder, si consciencieux et si documenté cependant, a compris le dahlia. Or, le dahlia était inconnu encore sous le règne de la Pompadour ou plutôt de Louis le trop aimant... Quel désastre!... Et Maeterlinck d'engager l'auteur à détruire immédiatement toute l'édition du roman maculée de cette petite tache et à en faire imprimer une autre!... Il n'y eût certes pas manqué à sa place... »

A signaler aussi, parmi les livres et brochures que notre activité livresque sinon toujours littéraire ne cesse de répandre sur un marché plutôt indifférent, **la Chaîne d'Or**, par M. Dominique De Bray, un honnête et probe petit volume, destiné à cultiver le goût de la vie humble, studieuse, sans luxe matériel, mais d'autant plus opulente au point de vue intellectuel, moral et véritablement esthétique.

Memento. — Excellent numéro de la *Société Nouvelle* (juillet). A lire : *le Pain*, d'Elie Reclus, un conte sobre et poignant de M. Edouard Deverin, des articles de MM. Le Senne et Jacques Brieu, divers poèmes, une étude de M. Piérard sur le sculpteur impressionniste *Medardo Rosso* (avec de nombreuses illustrations), et surtout des pages d'un intérêt saisissant de M. Karl Federn sur le *Procès Murri et M. Scipion Sighele*.

La Belgique Artistique et Littéraire (août). Un bon article de M. Victor Kinon sur le critique Eugène Gilbert.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES NÉO-GRECQUES

La Crète. — Sotiriadis : L'*Erotocritos*; « Panathinaia ». — Agis Théros : *Dimotika tragoudia*; « O Phœbos », Athènes. — Rigas Golphis : *Ta tragoudia tou Aprili*. — Leandros. K. Palamas : *Ta prota tragoudia* ; « La Hestia », Athènes. — Jean Polèmis : *To palio violi* ; « La Hestia », Athènes. — M. Malakassis : *Pepromena*. — Mavroudis : *Micra Tragoudia*. — S. Skipis : *Kalvia Metra*; Peyrillier, Le Puy-en-Velay. — Petros Vlastos : *Ston iskio tis sykias*; « La Hestia », Athènes.

La Crète n'est pas seulement ce que pense une vaine diplomatie : la clef d'or de l'Orient, une clef qui a tout l'air de ne vouloir tourner que dans une serrure grecque, et qui est capable de s'y porter toute seule. S'il ne s'agissait que de constater une fois de plus les plates et cupides rivalités, qui perdront peut-être l'Europe un

jour et qui aveuglément refusent de comprendre la valeur civilisatrice de l'Hellénisme, ce ne serait pas ici le lieu d'insister. Si la Crète, selon la belle parole de Psichari, doit être considérée comme « le pur diamant de la Romaïcité », c'est que chez elle s'éleva vers la liberté la première voix grecque, c'est que la langue nationale de la nouvelle Grèce reçut chez elle l'investiture du sacerdoce littéraire et que, dès le XVIe siècle, une poésie vivace, un théâtre original, comme en témoignent les savants travaux de M. Constantin Sathas, avaient commencé de fleurir sur son sol. Déjà le même langage, aujourd'hui parlé à travers tout le territoire grec, s'y montrait fixé, selon les règles d'une grammaire qui n'a guère varié depuis lors et que Simon Portius allait établir.

Le vocabulaire non plus n'a pas changé, ou presque.

Si nous en croyons M. N. G. Politis, l'**Erotocritos** serait même antérieur au XVIe siècle ; car les Turcs n'y apparaissent point et c'est encore un prince chrétien qui nous y est présenté comme régnant à Constantinople. Or, l'*Erotocritos* est un poème d'ordre unique, quelque chose comme le *Tristan et Yseult* de la mer Egée, et le plus ancien monument littéraire de la Grèce moderne. Nul n'est resté plus populaire, et il convient, ce nous semble, d'insister particulièrement sur son caractère ; car, pour nous ranger cette fois à l'opinion la plus accréditée en Grèce, celle de MM. Yannaris et G. Sotiriadis, il nous montre de façon saisissante le sentiment hellénique accouplé à l'esprit chevaleresque, tel que l'avaient importé en Orient les croisés de Baudoin de Flandre et de Boniface de Montferrat. Villehardouin nous a conté leur arrivée émerveillée devant Constantinople ; mais il ne pouvait deviner le remous profond qu'allait déterminer, à travers tout le monde grec, cette invraisemblable aventure. Outre que Venise, par un marchandage ingénieux, s'adjugeait le monopole du commerce oriental et préparait ainsi sa grandeur, la domination franque allait inaugurer en Grèce une ère nouvelle. Byzance, et tout ce que ce terme comporte d'habitudes surannées, prend virtuellement fin à cette date, qui justement marque l'époque héroïque de l'expansion française à travers le monde.

Ne découvrait-on pas récemment que le Siegfried des *Nibelungen* avait son prototype dans le *Floovent* français et que la celtique Table-Ronde, illustrée par Chrestien de Troyes, avait eu sa part de fécondation dans la naissance de la grande épopée germanique. *L'Erotocritos* n'est pas moins national que celle-ci et pourtant il dérive des mêmes manifestes influences. Longuement on pourra discuter sur le caractère plus ou moins fantaisiste de l'action, qui se passe tout entière en pays grec et dont les péripéties s'enchaînent autour d'un thème de pur amour, à la façon d'un conte de Marie de France ; à travers les cinq chants du poème, qui sont comme autant de rhapso-

dies, ce sont des sentiments purement grecs qui trouvent partout leur expression. Malgré les origines certainement vénitiennes du poète Vincent Cornaro, rien d'italien ne s'y mêle et quand, pour se rendre digne d'Arétousa, fille d'Heraklès, roi d'Athènes, le fils de Pezostratos triomphe des Valaques ennemis, c'est une affirmation d'hellénisme qui se fait jour, en même temps qu'une preuve d'héroïsme. Mais d'avoir proclamé, dans le propre parler du peuple, que la valeur individuelle peut contrebalancer les prérogatives du rang et de la naissance, voilà le principe de toute rédemption, et cela ne put être conçu, par réaction, que grâce aux influences de l'Occident. Sous le choc, la Grèce redécouvrait son âme que, malgré des siècles d'esclavage, elle ne devait plus perdre.

Ainsi, à l'instar de l'Angleterre de Chaucer et de plusieurs autres glorieuses nations, la Grèce moderne peut marquer d'une date en quelque sorte française les origines de sa littérature nationale.

Ce n'est pas à dire pour cela que rien ait été rompu des liens qui la rattachent virtuellement à l'antiquité et les **Chants populaires**, dont M. Agis Théros nous offre aujourd'hui un choix des plus judicieux, sont là pour le prouver.

Telles figures de guerriers plus ou moins historiques ou légendaires, Kondoyannis, Androutsos, Botzaris, Géotis, etc., ont toutes les caractéristiques des héros d'Homère et, en lisant *le Retour de l'Exilé*, par exemple, on ne peut s'empêcher de songer à Pénélope. Les dieux du vieil Olympe eux-mêmes n'ont fait que changer de forme ou de nom : Digénis Akritas n'est qu'un autre Hercule; les Néréïdes ont survécu, qui se mirent au cristal des sources, et Charon vient toujours chercher les morts de la terre hellénique. Par la vertu du ciel, de la montagne et de la mer, le caractère fondamental de la poésie grecque garde son authenticité.

M. Agis Théros a divisé son recueil en trois parties essentielles : *l'Amour, les Combats, la Mort;* car la lyre populaire a trois cordes principales où vibrent tour à tour les élégies, les pæans et les thrènes.

Pour composer son bouquet, M. Théros a emprunté des fleurs à chacun des recueils qui ont précédé le sien, ceux de Fauriel, de Tommaseo, de Marcellus, de Legrand, de Passow, de Schmidt, d'Aravantinos, de Zambelios, etc. ; mais il y a aussi placé, outre l'intéressante préface, un effort personnel. Nous mentionnerons un poignant myrologue : *les Larmes,* et, parmi les ballades que l'auteur n'a pas cru pouvoir classer dans les trois premières divisions : *la Chouette*, *les Trois aigles.*

Telles de ces pièces sont de petits drames en raccourci, et le trésor reste ouvert, où déjà des mains avisées ont choisi pour la scène *les Deux frères* et *le Pont d'Arta.* Leur beauté poétique est des plus

hautes et je ne connais, pour s'y égaler, que les *sônes* et *gwerziou* du folk-lore breton. Voilà bien le livre sacré de l'Hellénisme, et les nouvelles générations littéraires ne sauraient accepter de meilleur évangile.

C'est ce qu'a compris Rigas Golphis, dont les **Chansons d'Avril** sont comme un frais bouquet de fleurs sauvages, cueillies entre les rochers des montagnes ou près des sources miroitantes, et les arômes vierges du sol natal parfument chacun de ses vers.

Toute la première partie du volume, *Champs et montagnes*, fait particulièrement songer à Krystallis, tant le vers est net et souple, le sentiment délicat, sans apprêt de nostalgie, et si nous en croyons les beaux élans de la pièce finale, l'auteur serait également Roumé-liote. Ce poète vit moins avec les idées qu'avec la nature qu'il associe à ses peines, à ses joies, à ses enthousiasmes.

La précoce maîtrise manifestée par Léandros Palamas en ses **Premiers chants** semble dériver de méditations ou lectures plus diverses, et il faut applaudir des pièces de la valeur de *Corcyre* ou de *Nouveaux Klephtes*; cependant il semble que le charme se double, quand réussit à se faire jour l'accent de la Muse populaire, comme dans *Renégat* ou *les Paroles du Fleuve*.

Sans doute, M. Jean Polémis lui-même, qui est un charmeur lamartinien et un maître ouvrier du vers, ne doit-il le meilleur de son talent que de s'être penché parfois sur la source enchantée du folklore national.

M. Polémis est un mélodiste de l'amour et l'on ne peut mieux le qualifier qu'en lui appliquant l'un des vers de son récent recueil : **le Violon suranné** : « A la lampe vieillie brille une jeune flamme. » Seulement cette flamme ne s'irise guère.

Si l'anarchie littéraire ne régnait pas en Grèce de façon si abusive, nous pourrions dire que nous ne consentons pas à considérer comme inférieurs les poètes de pure émotion. Pour se tenir à l'écart de certaines spéculations intellectuelles, un Lambros Porphyras n'en est pas moins un maître; car il sent profondément, et jusqu'à la souffrance, tout ce qu'il chante. Poètes du cœur et poètes de l'esprit, aux deux catégories rivales les chants populaires peuvent offrir des rythmes et des symboles; mais l'avenir n'est pas aux vains mimétismes. Sur le sol fécondé par la tradition doit germer la graine d'occident, puisque d'occident viennent les influences les plus hautes et cette germination ne saurait s'opérer sans l'aide efficace du sentiment personnel. Malakassis refait ainsi ce que fit naguère Henri Heine en Allemagne, et sa voix pénétrante prend un accent de rhapsodie concentrée. Ses **Destins** nous le montrent en parfaite possession de son art, attentif et grave, prompt à découvrir dans la nature de quoi symboliser son émotion durable ou passagère.

Il y a dans ces petites pièces pensives qui s'intitulent : *Solitude, Tempête, A un vieux miroir, Vain espoir, Sur le rocher*, etc., un lamento de myrologue et quelque chose aussi d'amer qui répugne à la violence des cris.

La peine élégiaque que chante Mavroudis en ses **Petites chansons** éploie moins sûrement ses variations rythmiques, et ce n'est pas toutefois sans charme ; car les fleurs, les arbres, les oiseaux et le vent y participent discrètement ; mais pour un si petit flacon, la liqueur est-elle assez concentrée ? Peut-être que non.

Ni dans le sentiment, ni dans l'intelligence exclusivement ne sied la suprématie poétique. L'idée ne peut s'incarner que dans l'émotion et, quand le sentiment s'approfondit, il l'universalise par là même jusqu'au symbole. Celui-ci, par conséquent, requiert la création intétérieure. C'est la foi qui organise les mythes, encore que la spéculation intellectuelle ait à en fournir les matériaux. C'est pourquoi fondamentalement ils ne sont jamais obscurs. Ce sont des coupoles où la lumière s'irise, et qu'engendre la convergence de lignes architecturales issues de la base même de l'édifice. Leur qualité profondément humaine confère aux chants populaires une aptitude particulière à faire naître le symbole, que Solomos, à force d'exaltation lyrique, sentait naturellement sourdre de son tempérament génial.

Cette aspiration vers l'idée, vers le cœur des choses, est propre au Rômios ; mais de ce que les influences occidentales, plus ou moins imprégnées d'ibsénisme et de nietzchéisme proclamèrent le dionysisme individuel, il ne s'ensuit pas que de copieuses lectures et de véhémentes admirations suffisent à faire éclore les fleurs rares du lyrisme héroïque et transcendant.

Tourmenté d'un songe eschyléen d'initiation aux profonds mystères de la vie et de l'art, Sotiri Skipis veut faire servir les idées modernes à reprendre ce qu'il y a d'universel dans le passé grec. Il rêve d'accorder Nietzsche et Flaubert, Shakespeare et Sophocle, et il nous apparaît un peu comme le Digénis Akritas de la poésie. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il soit fortement combattu, ni que l'art individuel de Kalvos l'ait pu séduire. Par le sentiment personnel, en effet, l'auteur des *Odes* se voulut créer un rythme, une langue, un style à lui et restaurer ainsi une Grèce intellectuelle à son image. Il y a chez Skipis quelque chose d'analogue ; mais son audace s'exerce en même temps sur le fonds. Du côté de la langue, au contraire de Kalvos, il accepte sans réserve les formes démotiques ; mais il les veut rythmer selon les plus diverses cadences. Le recueil intitulé **Mètres Calviens** nous le montre préoccupé de restaurer ces rythmes oubliés que le Pindare Zantiote ne sut faire accepter complètement de ses contemporains, et dont la vigueur harmonieuse est indéniable. Skipis en tire des effets imprévus, et il émane incontestablement des dix

pièces de *Foire sanctifiée* plus qu'un charme de musique rare : une vive originalité d'invention et de pensée. *Exil*, *Hymne à la Douleur* ont de la force ardente et, quand le poète consent à étreindre plus objectivement la nature, instinctivement son vers s'amplifie pour se rapprocher des cadences populaires. Ainsi dans *Vieux cimetière*, dans *Crépuscule*.

On conçoit que la variété de moyens déployée par Skipis et ce quelque chose d'âpremant fiévreux qui le caractérise déconcerte un peu ses compatriotes ; mais l'hostilité de plusieurs est préférable sans doute à l'indifférence de tous, et les Grecs ont leurs raisons qu'il ne nous sied pas d'approfondir.

Pour nous, qui ne nous étonnons guère et qui demeurons sans anathème à la bouche, attentifs à tout ce qui s'efforce généreusement, nous savons bien que la Grèce ne peut sans douleur accoucher de son avenir.

M. Angelos Sikelianos, qui s'affirme à son tour chercheur éperdu de mythes et de rythmes, et qui vient du pays de Valaoritis, ne sera pas moins discuté. Le jeune auteur du *Voyant* célèbre l'ivresse panique et proclame que les dieux ne sont pas morts, mais se réveilleront aussitôt que l'homme saura de nouveau étreindre la Nature avec assez d'amour. Il y a en lui du Keats et du Maurice de Guérin. C'est un païen exalté, en même temps qu'un prêtre de l'héroïsme.

Au contraire, en sa *Trilogie* lyrique, *l'Esprit*, *l'Homme*, *la Mort*, Démosthène Dimacopoulos célèbre, selon la formule hautement subjective que Martzokis illustra, la grandeur de l'idéal chrétien.

Et nous avons fait le tour du cadran poétique.

Les cinq récits en prose, que Petros Vlastos nous offre sous le titre **A l'ombre du figuier**, et dont on ne saurait trop louer les qualités de langue et de style, symbolisent d'une étape à l'autre la vie entière de l'Hellénisme, et le captivant recueil semble une épopée de l'âme grecque en cinq rhapsodies. Ce sont d'abord les temps mythiques de Pandore et de Prométhée, puis un épisode de la guerre du Péloponèse, la domination franque, un tableau grandiose de Byzance, et, pour terminer, un morceau de choix : *Argyrô*, où monte la plainte éperdue de la servitude au temps de la Révolution. C'est là œuvre de pur artiste épris de visions émouvantes, où l'intelligence garde peut-être une part trop exclusive, mais dont la perfection même porte au songe, en dépit de ce qu'il peut y avoir de composite en leur arrangement.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

VARIÉTÉS

Les Idées politiques de Renan. — Renan a essayé à diverses reprises d'entrer dans la vie publique ; la plus sérieuse de